



**HAL**  
open science

## Jeux et enjeux identitaires dans le Brésil contemporain

Richard Marin

► **To cite this version:**

Richard Marin. Jeux et enjeux identitaires dans le Brésil contemporain. Presses Universitaires du Mirail. De l'un au multiple. Dynamiques identitaires en Amérique latine (sous la direction de R. Deroux, Michel Bertrand), Presses Universitaires du Mirail, pp.93-135, 2009, 2858169527. hal-00974683

**HAL Id: hal-00974683**

**<https://hal.science/hal-00974683>**

Submitted on 12 Jun 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## JEUX ET ENJEUX IDENTITAIRES DANS LE BRÉSIL CONTEMPORAIN

Comme tous les pays latino-américains le Brésil, produit des « trois races », est travaillé depuis son indépendance par l'obsession identitaire du « qui sommes-nous ? » Thème de prédilection des grands essayistes, cette recherche d'identité collective a aussi, à différents moments, fait l'objet d'une politique de l'Etat dans sa volonté de parachever la nation.

Autant dire qu'il convient de se garder avec prudence d'inférer automatiquement de ces figures du national, de ces discours produits par « le haut » à destination d'un peuple longtemps sujet plus qu'acteur de son histoire, qu'ils témoignent d'une identité vécue par les populations. Dans un pays qui compte encore plus de deux tiers d'adultes analphabètes en 1920 et où l'école primaire est loin d'être généralisé, il n'y a pas de pédagogie du national. C'est seulement à partir de la deuxième moitié des années 1930, grâce au développement de la scolarité, de la radio et d'une politique culturelle de masse – qu'il est raisonnable d'imaginer que s'amplifie la réception d'un message qui commence à incorporer, en le conditionnant, du « populaire » dans la rhétorique nationale.

C'est précisément à tenter de reconstituer la manière dont ces archétypes sur l'identité de la nation ont été historiquement élaborés depuis l'indépendance que le présent article voudrait s'attacher. Bien plus que de simples productions discursives, ces représentations en disent aussi long sur l'évolution en profondeur de la société brésilienne.

### ENTRE PASSE INDIEN ET AVENIR BLANC AU SIECLE DE L'INDEPENDANCE

Au soir du 7 septembre 1822, sur les rives de l'Ipiranga, quand le prince régent Dom Pedro lance son célèbre : "L'Indépendance ou la mort", la rupture politique avec Lisbonne est consommée. Quelques semaines plus tard – situation oh combien singulière – l'héritier de la couronne portugaise est fait empereur du Brésil sous le nom de Pedro I<sup>o</sup>. Commence alors l'entreprise visant à créer la nation Brésil en dotant l'immense territoire, cloisonné en archipels, d'un imaginaire collectif avec ses mythes fondateurs, ses symboles et ses modèles de référence.

#### ***L'Indien aux origines de la nation***

Comme les chemins de l'affirmation nationale passent désormais par la glorification d'un passé ne devant rien ou fort peu aux Portugais, dans un empire demeuré esclavagiste, le choix s'impose d'exalter la figure de l'Indien<sup>1</sup>. Maître originel de la terre et épris de liberté, il

---

1 Sur le thème de l'indianisme littéraire : Alfredo Bosi, *Dialética da colonização*, São Paulo, Companhia das Letras, 1993 ; Zilá Bernd, *Littérature brésilienne et identité nationale (Dispositifs d'exclusion de*

symbolise la libération et le nationalisme autochtones. A partir des années 1850 la politique artistique officielle, inspirée et subventionnée par l'Empereur Pedro II, fait de l'indigène, substitut tropical du chevalier européen, l'emblème de la nation à construire, tout en se gardant d'en exalter la figure anticoloniale.

C'est tout particulièrement vrai de la première génération romantique en littérature. Gonçalves Dias, en pionnier, publie un dictionnaire Tupi<sup>2</sup> ainsi qu'une riche poésie consacrée au Brésilien premier avec des textes lyriques comme *O Canto do Indio (Primeiros Cantos, 1846)*. Dans *A Confederação dos Tamoios (1856)*, poème épique en dix chants commandé par Pedro II, Gonçalves de Magalhães fait revivre la révolte indigène de 1506. Mais c'est surtout José de Alencar avec *O Guarani (1857)* et *Iracema (1865)* - deux grands romans à succès, qui fait de l'Indien idéalisé et héroïsé le parangon de la nationalité. Dans *Iracema*, le thème de la fondation du Ceará, province natale de l'écrivain, acquiert une dimension continentale : Iracema, l'héroïne dont le nom est l'anagramme de América, vierge et prêtresse de la nation Tabajara, vit une passion avec Martim, le colonisateur portugais, d'où naîtra le métis Moacir.

Dans les années 1860, le thème indien gagne aussi la peinture. *A primeira missa no Brasil (1860)*, réalisé à Paris par Vítor Meireles de Lima, est certainement la toile la plus célèbre de la production nationale<sup>3</sup>. Largement diffusée, très présente dans les manuels scolaires, c'est à travers elle que des générations d'écoliers brésiliens ont imaginé le moment fondateur de la Rencontre. En s'inspirant de la description de la première messe, relatée par Pero Vaz de Caminha, dans sa lettre du 1er mai 1500 au roi Dom Manuel, Meireles a conçu une œuvre que lui-même et ses protecteurs voulurent significative de la nationalité. En témoigne sa correspondance avec Araújo Porto Alegre, le directeur de l'Ecole des Beaux Arts de Rio, qui lui donne le conseil suivant : « Lisez cinq fois Caminha et vous réaliserez une œuvre digne de vous et du pays<sup>4</sup> », et lui recommande de donner toute son importance à la nature tropicale, avec ses palmiers et ses cocotiers. Cette toile de grand format a fixé pour longtemps la version historique officielle de la Découverte : un acte héroïque et pacifique, célébré de manière oecuménique autour de l'autel par colonisateurs et indigènes.

Dans la même veine indigéniste, la représentation de l'Indien mort est un thème de prédilection des peintres impériaux, souvent traité autour de la rencontre des deux mondes<sup>5</sup>.

---

*l'Autre*), Paris, L'Harmattan, 1995 ; Dante Moreira Leite, *O caráter nacional brasileiro*, São Paulo, Livraria Pioneira Editora, 1983.

<sup>2</sup> Les Tupis appartiennent au vaste groupe des Tupi-Guaranis, un ensemble de peuples dont les cultures et les langues présentaient de grandes similitudes. À l'arrivée des Portugais, ils étaient présents dans le bassin d'Amazonie et sur le littoral brésilien, du Ceará à l'extrême sud. Les Tupis proprement dits ou Tupinambas, furent les plus en contact avec le colonisateur, au point qu'ils en vinrent à symboliser l'ensemble des populations indigènes de la colonie.

<sup>3</sup> Sur l'analyse de l'œuvre, largement inspirée de *Première messe en Kabylie* d'Horace Vernet, présentée en 1855 au Salon de Paris, se reporter à Jorge Coli, « A primeira missa no Brasil de Vítor Meireles », *Nossa História*, n° 1, nov. 2003, p. 18-24.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>5</sup> Sur l'iconographie indigéniste voir Solange Padilha, "O imaginário da nação nas alegorias e

Ainsi l'Indienne Moema, qui donne son titre au tableau du même Vítor Meireles (1866), morte épuisée sur le rivage après avoir vainement tenté de rejoindre l'embarcation du Portugais Diogo Alvares dont elle était éprise. Ou, encore, *O último Tamoio* (1883), de Rodolfo Amoedo. Ici, l'Indien mort sur une plage déserte de Rio de Janeiro, un Jésuite penché sur son cadavre, se veut tout à la fois exaltation de la compassion chrétienne et évocation de la mort du monde sauvage.

Incorporé d'emblée à l'iconographie de l'Empire sous l'influence des artistes de la mission française, l'Indien apparaît comme son protecteur naturel. Le rideau de scène confectionné par Jean-Baptiste Debret pour la représentation commémorative du couronnement de Pedro Ier en est une bonne illustration. A côté des symboles classiques de la monarchie des Bragance, de la luxuriance et de la générosité de la nature brésilienne, il a placé, de manière allégorique, les Indiens autour du trône : une façon de signifier qu'ils continuaient, comme sous la colonie, à être les remparts du régime face aux ambitions étrangères.

A la fin des années 1860 circulent des séries de gravures dans lesquelles un Indien placé sur un piédestal pose la couronne de laurier sur la tête de l'empereur. En 1872, dans *Alegoria do Império*, Chaves Pinheiro sculpte un Indien, revêtu du manteau impérial et portant le sceptre et le bouclier monarchiques.

Dans le dernier quart du XIXe siècle, les institutions scientifiques et muséographiques qui se mettent en place accordent aussi beaucoup d'importance au premier occupant. Le 29 juillet 1882, l'empereur Pedro II inaugure la première exposition ethnographique brésilienne, organisée par le Musée national. Consacrée, pour l'essentiel, à l'histoire et aux cultures indigènes, elle met l'accent sur les origines indiennes du pays n'hésitant pas à exhiber, entre céramiques et objets archéologiques, quelques infortunés Botocudos.

Toutefois, ne nous méprenons pas sur le sens de ces commémorations et de ces représentations artistiques. Elles concernent « l'Indien historique » et à jamais disparu, non les Indiens réels et méprisés guettés par l'extinction - 360 000 au moment de l'Indépendance, une centaine de milliers vers 1900<sup>6</sup>. Encore au milieu du XIXe siècle, l'esclavage indigène temporaire, à l'issue de « guerres justes », n'avait pas entièrement disparu. En 1850, Thomas Ewbank, un voyageur étasunien pouvait même écrire : « Les indiens sont réduits en esclavage comme les nègres ; à Rio, beaucoup d'entre eux ont fait l'objet de transactions ». Lors de la sécheresse du Ceará, il évoque même des parents qui vendent leurs enfants :

---

indianismo romântico no Brasil do século XIX", communication présentée au II Congrès International du Patrimoine Historique de l'Université de Córdoba (Argentine), du 6 au 9 mai 2004.

[[http://www.naya.org.ar/congreso2004/ponencias/solange\\_padilha.doc](http://www.naya.org.ar/congreso2004/ponencias/solange_padilha.doc)], consulté le 4 novembre 2006

<sup>6</sup> Salzano e Maia, *Populações brasileiras*, São Paulo, Ed. Nacional, EDUSP, 1967.

Avant, *poursuit le voyageur*, il était très difficile d'obtenir un petit indien pour moins de 70 000 réaux, mais maintenant, leurs parents n'ayant plus rien à manger nous les offrent de bonne grâce pour dix<sup>7</sup>.

Plus ou moins déguisé, le travail forcé, théoriquement rémunéré, reste une pratique répandue, tant de la part des particuliers que de l'Etat. En cas de pressant besoin, ce dernier n'hésite pas à enrôler les Indiens par la contrainte dans la marine ou l'infanterie.

De nombreux conflits scandent aussi l'avancée de la frontière de peuplement au XIXe siècle. Ceux qui opposent, entre 1890 et 1900, les immigrants européens partis défricher le planalto pauliste aux peuples amérindiens de la forêt sont particulièrement destructeurs. Les *bugreiros*, spécialisés dans la chasse à l'Indien, ripostent aux attaques des aborigènes en organisant des expéditions punitives contre Guaranis et Kaingang<sup>8</sup>.

Enfin, le racisme « scientifique » fin de siècle ne les épargne pas non plus. S'il est vrai qu'un courant minoritaire reconnaît la valeur positive de l'Indien colonial, nombreux sont ceux qui insistent sur la dégénérescence de leurs descendants. Ainsi des Botocudos, décrits par João Batista de Lacerda Filho, figure éminente de l'ethnologie brésilienne :

De par leur petite capacité crânienne, les Botocudos doivent être placés [...] parmi les races les plus notables pour leur degré d'infériorité intellectuelle. Leurs aptitudes sont en effet très limitées et il est difficile de les faire entrer dans la voie de la civilisation<sup>9</sup>.

### **Le rêve d'un avenir blanc**

Si, aux yeux des élites cultivées, l'Indien d'hier est bien l'homme primordial, aux origines du Brésil, c'est bien évidemment ailleurs qu'elles projettent son avenir. Au cœur de tous les débats se manifeste la tension entre l'hétérogénéité ethnique du pays, vécue comme une malédiction et l'idéal d'un devenir européen à un moment où l'impérialisme triomphe et, avec lui, "la supériorité de l'homme blanc". Nombre d'essayistes ont stigmatisé ce « bovarysme organique<sup>10</sup> » des élites qui, par honte de la réalité nationale, lui préfèrent un imaginaire européen totalement inadapté et rêvent d'un pays autre.

Avec l'abolition de l'esclavage (1888) suivi de la proclamation de la République (1889), s'amorce le grand mouvement d'immigration vers le Brésil. Les Italiens, Portugais, Espagnols ou Allemands, attirés par la prospérité économique liée au boom du café pauliste, sont peu

---

7 Ibid. p. 146.

8 En 1908, Von Ilhering, le directeur allemand du Musée Paulista, provoque une vive polémique lorsqu'il se prononce, dans le quotidien *O Estado de São Paulo*, en faveur de l'extermination des Indiens kaingang présentés comme un obstacle à la marche de la civilisation.

9 Lacerda Filho, Rodrigues Peixoto, "Contribuições para o estudo antropológico das raças indígenas do Brazil », *Archivos do Museu Nacional*, 1, 1876, p. 71-72.

<sup>10</sup> La formule est de Tristão de Athayde, « Política e letras » in Vicente Licino Cardoso (org), *A margem da História da Republica*, p. 211.

soucieux du passé colonial et des racines de leur nouvelle patrie<sup>11</sup>. Aussi tiennent-ils à afficher haut et fort leur ascendance européenne, aidant par là même à conforter la conviction de l'urgence du blanchiment de la population, condition de l'accès à la modernité. C'est l'époque où, pour beaucoup, le Brésil donne au monde le piètre et peu valorisant spectacle d'un métissage baroque et d'une africanité par trop voyante.

Moins d'un an après sa naissance, mue par une véritable obsession d'identification à l'Europe, la République en vient à adopter des mesures de discrimination ethnique. Par le décret du 28 juin 1890, elle conditionne l'entrée d'indigènes d'Asie et d'Afrique à l'autorisation du Congrès, les privant ainsi de la même liberté d'immigration que les autres. En 1921, le Congrès est même amené à repousser un projet réclamant la prohibition pure et simple de l'entrée dans le pays d'immigrants noirs. En 1933, alors que s'élabore la nouvelle constitution, des amendements réclament en vain la prohibition de "l'immigration africaine ou d'origine africaine". Encore en 1945, le décret-loi du 18 septembre croira bon de rappeler dans son article 2, sur l'admission des immigrants, la "nécessité de préserver et de développer, dans la composition ethnique de la population, les meilleures caractéristiques de son ascendance européenne"<sup>12</sup>.

Transformées en laboratoires de la race, les institutions scientifiques et culturelles du pays participent au débat avec la légitimité que leur confère l'usage systématique d'une rhétorique importée. A partir des années 1870, facultés de droit, écoles de médecine, instituts historiques et géographiques et musées ethnographiques, chacun à sa manière, se saisissent de la question en se prévalant des modèles évolutionniste et socio-biologique européens. Si la plupart des travaux cautionnent la thèse du blanchiment avec, pour corrélat, une vision optimiste du métissage, d'autres, à la suite de Gobineau qui fut ministre de France à Rio<sup>13</sup>, à la fin du second Empire, sont hantés par le spectre de la dégénérescence métisse.

A la faculté de droit de Recife, où s'est imposée la philosophie allemande de Haeckel et de Buckle, des auteurs comme Spencer, Darwin, Littré, Gustave Le Bon, Gobineau ou Vacher de Lapouge sont à l'honneur et l'intérêt est grand pour l'anthropologie criminelle de l'école italienne.

L'Académie de droit de São Paulo, expression des élites prospères et en ascension, se présente comme plus libérale, moins idéologique, plus moderne en un mot, que sa rivale de Recife. Pourtant, les débats des années 1890 à l'Assemblée législative fédérale de Rio, révèlent vite les limites d'un tel libéralisme. A la tribune, le groupe pauliste, conseillé par ses juristes, y défend une stricte sélection de l'immigration européenne, nord américaine

---

<sup>11</sup> Entre 1887 et 1930, 3,8 millions d'immigrants sont entrés au Brésil avec, cependant, un taux de retour élevé mais difficile à estimer avec précision. Sur le total de ces immigrants, dont la majorité se sont dirigés vers l'Etat de São Paulo, 35% étaient italiens, 29% portugais et 14,6% espagnols.

<sup>12</sup> Cité par José Honório Rodrigues, *Brasil e Africa (Outro Horizonte)*, 3e éd., Rio de Janeiro, Nova Fronteira, 1982, p. 121.

<sup>13</sup> Voir Jean-François de Raymond, *Arthur de Gobineau et le Brésil*, Presses Universitaires de Grenoble, 1990.

(seulement Québec et Porto Rico) et africaine (limitée aux Canaries!). Il combat également l'entrée d'immigrants asiatiques à partir de toute une série de stéréotypes sur le caractère "atrophie, corrompu, bâtard, dépravé et en un mot détestable de la race chinoise<sup>14</sup>».

A Salvador, sous le magistère de Raimundo Nina Rodrigues, le père de la médecine légale brésilienne, on accorde une place centrale au problème de la race<sup>15</sup>. "Race et civilisation" (1880), "Race et dégénérescence" (1887), "Les métis brésiliens" (1890), "Le croisement racial" (1891), "Nègres criminels au Brésil" (1895), "Métissage, dégénérescence et crime" (1899), "La paranoïa chez les nègres, atavisme psychique et paranoïa" (1902), "La race et ses odeurs"(1921), autant de titres d'articles, publiés pour la plupart dans la *Gazeta Medical da Bahia*, bien révélateurs des préoccupations dominantes. L'insistance y est grande sur les tares du métissage et les épidémies, souvent référées à la race et à la dégradation des populations hybrides. A grand renfort de statistiques et de photographies cruelles est mise en évidence la fréquence des maladies contagieuses chez ces populations.

Dans le droit fil des recherches sur la psychologie des foules de Scipio Sighele, Gustave Tarde et Gustave Le Bon<sup>16</sup>, Nina Rodrigues consacre aussi plusieurs études aux "Épidémies de folie religieuse au Brésil", présentées comme l'expression d'une aliénation collective. A ses yeux, ces "pathologies délirantes" comme celle du mouvement socio-religieux de Canudos (1893-1897) <sup>17</sup> s'expliquent ainsi :

"La masse populaire, dirigée par Antônio Conselheiro, était recrutée au sein d'une population métisse où [restait] encore forte l'influence des ascendants sauvages ou barbares, indiens ou nègres<sup>18</sup>".

Quant au *quilombo* de Palmares, cette communauté d'esclaves « marrons » qui résista tout au long du XVIIe siècle aux autorités coloniales, il en parle comme d'une "barbarie

---

<sup>14</sup> Lilia Moritz Schwarcz, *O espetáculo das raças : cientistas, instituições e questão racial no Brasil. 1870-1930*, São Paulo, Companhia das letras, 1993, p.184. S'agissant de l'immigration européenne, la représentation pauliste prône une sélection limitée à un certain nombre de pays : Italie, Suède, Allemagne, Autriche, Hollande, Norvège, Danemark, Angleterre et Espagne.

<sup>15</sup> Sur Nina Rodrigues, voir Richard Marin, - « Du silence à la science. Le Noir comme objet des sciences sociales au Brésil », in *Ecrire l'histoire de l'Amérique latine. XIXe-XXe siècles* (dir. Michel Bertrand, Richard Marin), Paris, CNRS Editions, 2001, p. 131-150.

<sup>16</sup> Scipio Sighele, *La folla delinquente*, Turin, 1895; G. Tarde, « Foules et sectes au point de vue criminel » dans *Essais et mélanges sociologiques*, Paris, 1895 et *L'opinion et la foule*, Paris, 1901 ; G. Le Bon, *Psychologie des foules*, Paris, 1896.

<sup>17</sup> Depuis 1893, des milliers de pauvres hères avaient été attirés en masse à Canudos, dans les profondeurs du sertão de Bahia, à quelques 600 kms au Nord-Est de Salvador, par la fertilité des terres, le charisme et l'autorité du Conseiller, un de ces laïcs illuminés comme le sertão en avait tant et tant produits. Le 6 octobre 1897, au terme d'un siège terrible auquel avaient pris part plus de 8000 soldats, divisés en 5 brigades, dirigés par trois généraux et le ministre de la guerre en personne – la Cité du Conseiller était enfin tombée. Les quelques 5200 masures de Canudos avaient été dynamitées et méthodiquement détruites. Ainsi prenait fin, au prix de plus de 15 000 morts, un mouvement qui, trois années durant, avait tenu en échec la République et indigné l'opinion urbaine. Pour le Brésil littoral qui se targuait de modernité mais découvrait le moyen âge à sa porte, Canudos, qui exprimait à travers le prisme d'une religion apocalyptique l'insatisfaction, la rébellion et l'aspiration des pauvres du sertão à une autre société, était intolérable.

<sup>18</sup> Raimundo Nina Rodrigues, *As colectividades anormais*, Rio de Janeiro, Civilização brasileira, 1939, p.125-126.

africaine", une "régression tribale" fort heureusement brisée par les troupes coloniales qui anéantirent "ce nouvel Haïti réfractaire au progrès et inaccessible à la civilisation"<sup>19</sup>. Ainsi, poursuit-il, bien dans le ton d'un Brésil républicain qui s'efforce de refouler ses racines africaines, fut détruite « la plus grande des menaces qui pesait sur la civilisation du futur peuple brésilien ».

Habité par de telles conceptions, le médecin de Salvador ne pouvait envisager que de manière très alarmiste l'avenir du pays où

La civilisation aryenne est représentée [...] par une faible minorité de race blanche qui a la responsabilité de la défendre, non seulement contre les actes antisociaux - les crimes - de ses propres représentants mais aussi contre les actes antisociaux des races inférieures, qu'il s'agisse de véritables crimes aux yeux de ces races ou qu'il ne s'agisse que de manifestations du conflit de la lutte pour l'existence entre la civilisation supérieure de race blanche et l'esquisse de civilisation des races conquises ou soumises<sup>20</sup>.

Aussi, Nina Rodrigues, bien que mulâtre, se sent-il dans l'obligation de conclure, "au nom de la science", à l'infériorité de l'Africain qui "sera toujours pour nous un des principaux facteurs de notre infériorité comme peuple"<sup>21</sup>. Sa hiérarchisation des races et sa perception du métissage le conduisent même à proposer que soit entièrement repensée la notion de responsabilité dans le code pénal. Dans *As Raças Humanas e a Responsabilidade Penal no Brasil* (1894), présenté comme un "essai de psychologie criminelle brésilienne", il suggère rien moins que l'instauration d'un traitement pénal différencié selon les races. Il lui paraît insensé de vouloir appliquer des peines identiques pour les descendants de la civilisation européenne, "policée et avancée" et pour les "races inférieures", à l'"incapacité organique et cérébrale" bien établies? Pour qu'on puisse exiger d'un peuple un même niveau de responsabilité pénale, remarque-t-il, celui-ci devrait avoir atteint un stade suffisant d'homogénéité, ce qui est loin d'être le cas du Brésil, où se côtoient "les descendants de l'Européen civilisé, "les fils des tribus sauvages" et "les membres des hordes africaines soumises à l'esclavage", et de "cérébration incomplète". Rendre les "barbares et sauvages" entièrement responsables est aussi injuste que le faire pour des enfants ou des déments<sup>22</sup>.

---

<sup>19</sup> Nina Rodrigues, *Os Africanos no Brasil*, São Paulo, Companhia Editorial Nacional, 1932, p. 137

<sup>20</sup> Nina Rodrigues, *As raças humanas e a responsabilidade penal no Brasil*, Salvador, Progresso, 1957 (1ère éd. 1894), p. 219.

<sup>21</sup> Nina Rodrigues, *Os Africanos no Brasil*, p. 28

<sup>22</sup> Paradoxalement, Nina Rodrigues a aussi été le pionnier des études afro-brésiliennes. Ses objectifs de médecine légale et de criminologie l'ont amené à s'intéresser à l'univers culturel des Afrobrésiliens. Pour les besoins, il s'est fait ethnographe, rassemblant des instruments de musique, de vieilles photographies, des dessins d'art brésiliens d'origine africaine, recueillant des traditions folkloriques, des contes et des danses anciennes, collectant quantité de témoignages oraux pour tenter notamment de dresser un état des langues africaines présentes au Brésil et mesurer leur incidence sur la langue portugaise. *Os Africanos no Brasil*, synthèse de ses études sur les nègres de Bahia, fait de lui le premier anthropologue de l'afrobrésilianité. Tout en déplorant ses présumés racistes, les chercheurs reconnaissent aujourd'hui volontiers leur dette à son égard.

Toutefois, à l'opposé de Nina Rodrigues, la tonalité dominante est optimiste quant à l'avenir du pays grâce au blanchiment espéré de la population. Bien étudiée par Thomas Skidmore<sup>23</sup>, cette idéologie du blanchiment inéluctable domine le panorama intellectuel de la République jusqu'à la Première guerre mondiale. Elle repose sur la présomption de la supériorité de la race blanche, "la plus avancée" et affirme que l'arrivée massive d'Européens, le métissage aidant, produira "naturellement" une population plus claire, parce que "le gène blanc [est] plus fort" mais aussi parce que les personnes rechercheront de préférence des partenaires plus clairs<sup>24</sup>. Observons au passage comment s'opère ici une adaptation du racisme aux réalités nationales. Alors que dans son acception ordinaire celui-ci n'a rien tant en horreur que le métissage, source de décadence, c'est précisément sur lui que l'on compte pour "améliorer la race" et construire le devenir blanc de la nation. En juillet 1911, au premier Congrès Mondial des Races de Londres, João Batista Lacerda, directeur du Musée national de Rio de Janeiro, se risque au pronostic suivant dans sa communication "Sur les métis au Brésil" :

Déjà, des fils de métis présentent à la troisième génération tous les caractères physiques de la race blanche [...]. En vertu de ce processus d'homogénéisation ethnique, il est logique d'espérer qu'il suffira d'un siècle pour que les métis aient disparu du Brésil. Cela va coïncider avec l'extinction parallèle de la race noire parmi nous<sup>25</sup>.

Pour mieux illustrer sa démonstration, Lacerda présente un tableau réalisé à l'école des Beaux-Arts de Rio ainsi légendé : "Le nègre passant au blanc, à la troisième génération, par l'effet du croisement des races<sup>26</sup>". L'année suivante, exploitant les tendances des recensements de 1872 et 1890 dégagées par l'ethnologue Roquette Pinto, le même Lacerda prévoit la disparition des Noirs à l'horizon de 2012, la quasi extinction des métis (3%), la revitalisation du monde indien (17%) et la supériorité écrasante d'un contingent blanc qui devrait atteindre 80% de la population<sup>27</sup>!

Dans le même esprit, Oliveira Vianna, disciple de Le Play et chantre de l'"aryanisation" - concept pour lui synonyme de blanchiment - écrit en 1923, dans *Evolução do povo brasileiro*<sup>28</sup>:

Cet admirable mouvement migratoire ne concourt pas seulement à faire croître rapidement dans notre pays le coefficient de la masse aryenne pure : mais aussi, de

---

<sup>23</sup> Thomas Skidmore, *Preto no Branco: Raça e Nacionalidade no Pensamento Brasileiro*, Rio de Janeiro, Paz e Terra, 1976.

<sup>24</sup> *Ibid.* p. 81.

<sup>25</sup> Cité par Th. Skidmore, *op. cit.*, p. 83.

<sup>26</sup> Lilia Moritz Schwarcz, *O espetáculo das raças*, p. 11

<sup>27</sup> Cité par Th. Skidmore, *op. cit.*, p. 82.

<sup>28</sup> Francisco José de Oliveira Vianna [1922], *Evolução do povo brasileiro*. 4<sup>ª</sup> edição. Rio de Janeiro, José Olympio, 1956.

brassage en brassage avec la population métisse, il contribue à rapidement élever la composition aryenne de notre sang<sup>29</sup>.

Un tel climat idéologique, qu'il pointe les « tares » du métissage et de la négritude ou donne pour acquis l'avenir blanc de la nation, contribue à la totale négation de ses racines africaines en s'efforçant de refouler au tréfonds des mémoires la tache honteuse de l'esclavage. Une fois libérés, les anciens esclaves sont livrés à eux-mêmes et, pour la plupart, écartés de l'exercice de la citoyenneté par la constitution de 1891 qui exclue les analphabètes du vote. Dans les métropoles, loin du paternalisme des sociétés de plantation, ils sont totalement désemparés devant une compétition économique sans fard à laquelle rien ne les avait préparés<sup>30</sup>. Victimes sur le marché du travail de la concurrence inégale des vagues d'immigrants récents qui exacerbe le racisme à leur égard, il ne leur reste, le plus souvent, que les "emplois de nègres" délaissés par les Italiens ou les Espagnols.

C'est pourtant dans le contexte de cette Belle Epoque dominée par la croyance en la supériorité blanche que commence à s'élaborer une interprétation métisse et positive de la nation.

## **LE GENIE BRESILIEN DE LA NATION METISSE**

Cette nouvelle figure d'une identité nationale métisse enfin revendiquée se fait jour au lendemain de la Première guerre comme une des dimensions de la crise de la république oligarchique. Sous l'ère Vargas (1930-1945) elle s'impose progressivement au point de se transformer en idéologie officielle de la dictature de l'*Estado Novo*. Longtemps incontestée, cette lecture du national, avec tout ce qu'elle véhicule d'implicite, restera hégémonique jusqu'aux années 1970. Elle est la forme selon laquelle la pensée dominante aime à se représenter le pays et le donner à voir à l'extérieur.

### ***La recherche de la brésilianité dans une république en crise***

Au début des années 1920, attaquée de toutes parts, la « République des *fazendeiros* » semble à bout de souffle. De cette crise qui l'affecte en profondeur, le système de valeurs et les représentations européennes de la nation qui lui étaient liées ne sortent pas indemnes. Entre 1917 et 1920 le mouvement ouvrier, sous forte influence anarcho-syndicaliste, gagne le devant de la scène : des grèves nombreuses et d'une ampleur sans précédent secouent São Paulo et Rio. Les couches urbaines en ascension des grandes métropoles (Rio, São Paulo) se

---

<sup>29</sup> Cité par Th. Skidmore, *op. cit.*, p.318.

<sup>30</sup> Voir, sur cet aspect, la célèbre étude de Florestan Fernandes [1964], *A integração do Negro na Sociedade de Classes*, 3e éd., São Paulo, Ática, 1978, 2 vol.

satisfont de moins en moins d'un pouvoir politique oligarchique sous contrôle de l'alliance « café au lait » (Minas- São Paulo) et fonctionnant au profit quasi exclusif des grands planteurs de café. A partir de 1922, le mouvement *tenentista*, amené par des lieutenants de l'armée de terre, déclenche des révoltes à répétition qui entendent oeuvrer à la régénération nationale en s'en prenant au système failli<sup>31</sup>. La même année est fondé le Parti Communiste Brésilien (PCB), première formation politique nationale idéologiquement structurée.

En octobre 1930, tout est consommé. Avec en arrière plan la grande dépression et la ruine de la caféiculture, un mouvement insurrectionnel amené par le gaúcho<sup>32</sup> Getúlio Vargas sonne le glas de la «Vieille république<sup>33</sup>». Conjonction de forces hétéroclites - oligarchies dissidentes, *tenentes* et couches urbaines - la Révolution victorieuse, au caractère nationaliste prononcé, s'attelle à la tâche de modernisation du pays.

Au cours de cette période agitée, le monde de la culture participe à sa manière aux grandes remises en cause. Le mouvement modernisme et *Maîtres et esclaves*, de Gilberto Freyre, deux repères majeurs dans la construction des nouvelles manières de penser la nation, en sont issus.

En février 1922, dans le cadre des commémorations du centenaire de l'indépendance, le Théâtre municipal de São Paulo promeut une semaine d'art moderne. Organisée par des artistes liés aux avants-gardes européennes – le sculpteur Brecheret, les peintres Anita Malfati et Di Cavalcanti, le musicien Villa Lobos, les écrivains Mario et Oswald de Andrade - la manifestation est le point de départ d'une authentique révolution esthétique. Tous ces créateurs, qui rejettent avec force l'académisme et la dépendance à l'égard des modèles européens, affirment en même temps de façon radicale leur aspiration à une brésilianité culturelle et artistique. Par leur éloge du cosmopolite, de l'impur et du métissage, ils revendiquent de manière provocante un primitivisme esthétique. L'Indien dont ils se réclament - "*Tupy or not Tupy that is the question*" proclame avec humour un de leur manifestes<sup>34</sup>- n'est plus l'Indien idéalisé des romantiques, le bon sauvage décoratif. C'est, au contraire, l'anthropophage à partir duquel ils élaborent une riche réflexion autour de l'allégorie de la dévoration. A l'exemple du primitif qui dévorait l'ennemi, l'absorbait pour en capter les vertus, l'artiste brésilien, face à la culture de l'autre, pour ne plus être dévoré, aura le même geste agressif : la digérer et l'incorporer comme un matériau recyclé à son propre patrimoine culturel.

---

<sup>31</sup> Le mouvement des lieutenants, *tenentismo* en portugais, animé par de jeunes officiers de l'armée de terre, marquera profondément l'histoire brésilienne pendant plus d'une décennie. En mettant l'accent sur le rôle arbitral et purificateur de l'Armée face aux élites sociales et politiques et en faisant du recours au soulèvement un moyen privilégié du changement, il introduit dans la tradition politique quelque chose de neuf qui lui survivra

<sup>32</sup> Le *gaúcho* est l'habitant du Rio Grande do Sul.

<sup>33</sup> *República velha*, en portugais, est la désignation commune donnée *a posteriori* à la Première république (1889-1930).

<sup>34</sup> Oswald de Andrade, "Manifesto Antropófago", *Revista de Antropofagia*, n° 1, São Paulo, 1928.

En 1928, sorte de quintessence du mouvement, paraît *Macunaíma*, le roman de Mario de Andrade. Dans cette forme d'odyssée tragi-comique, qui fait la part belle à une langue parlée où se mêlent apports amérindiens, africains, et européens. *Macunaíma*, anti-héros « sans aucun caractère », symbolise à sa façon une culture brésilienne « inachevée ». Par ses aventures - il est indien, miraculeusement « blanchi » puis « renoirci » et toujours en quête de son caractère ethnique et national - il déconstruit tous les stéréotypes fondés sur l'existence d'une essence brésilienne immuable.

C'est finalement dans une voie assez proche que s'engagera Gilberto Freyre, bon connaisseur du modernisme et attentif à sa quête sans préjugé de racines. Pensé dans les années 1920, *Maîtres et esclaves* fait irruption en 1933, donnant d'emblée à son auteur prestige et notoriété<sup>35</sup>. Le jeune sociologue est né en 1900 dans une famille de la vieille aristocratie des maîtres de moulin du Pernambouc, en partie ruinée par l'abolition de l'esclavage et l'installation des usines à sucre à la fin du XIXe siècle. Son oeuvre transpire d'ailleurs d'une réelle nostalgie pour cet « âge d'or » d'avant les usiniers. Fils d'un professeur de la faculté de droit de Recife, il a reçu une éducation très atypique : précepteurs français et anglais, collège protestant des missionnaires nord américains à Recife, départ aux Etats-Unis à l'âge de 18 ans où il étudie à l'université de Baylor au Texas, puis à l'université de Columbia où il subit l'influence de Franz Boas, la grande figure de l'anthropologie culturaliste. En 1922, il achève son cursus par une thèse sur la « Vie sociale [au Brésil] au milieu du XIXe siècle », embryon de son maître-livre. Après un périple d'un an en Europe - Portugal, Oxford, Paris - il est de retour en Pernambouc en 1923. En 1926, il se signale par un Manifeste régionaliste du Nordeste dans lequel, tout en se démarquant du mouvement de São Paulo, il entend fonder la modernité en prenant appui sur les traditions populaires et régionales.

De facture bien peu académique, *Maîtres et esclaves* est une oeuvre inclassable et protéiforme où se mêlent sociologie, anthropologie, histoire mais aussi une forte dose d'impressionnisme dans l'exploration du quotidien de la grande plantation sucrière. Si l'importance accordée au thème de la sexualité et l'usage de termes irrévérencieux participe à son succès de scandale, l'essentiel est ailleurs. Dans une langue riche et lyrique Freyre prend le contre-pied des modèles évolutionnistes et raciaux en vigueur<sup>36</sup> sans manquer d'être contradictoire.

---

<sup>35</sup> L'ouvrage est publié en espagnol en 1942, en anglais en 1946 et en français en 1952, traduit par Roger Bastide et préfacé par Lucien Febvre.

<sup>36</sup> Ce qui n'exclue pas quelques dérapages, témoin ce passage explicitement antisémite : « Les juifs devinrent partout, par un processus de spécialisation quasi biologique, les grands techniciens de l'usure, avec leur profil d'oiseau de proie, leurs gestes pour prendre et pour garder, leurs mains en forme de griffes, incapables de semer et de créer, capables seulement d'amasser », [Gilberto Freyre [1933] *Maîtres et esclaves* Paris, Gallimard, "Tel", 1978, p. 265.

Ainsi défend-t-il une version mythifiée du colonialisme portugais à l'origine d'un passé esclavagiste brésilien patriarcal et doux. A ses yeux, les Portugais, ce peuple métis, mâtiné de sang maure, s'est remarquablement adapté aux tropiques. Étranger à l'idée de pureté de race, à la différence des Anglo-saxons, il aurait su faire preuve d'une miscibilité sans égale en fraternisant avec les races dites inférieures<sup>37</sup>.

Si l'œuvre évalue de façon relativement modeste l'apport indien à la civilisation brésilienne, il consacre deux de ses cinq chapitres à celui des Africains qu'il juge fondamental<sup>38</sup> :

Par tous leurs traits culturels, matériels ou spirituels, souligne Freyre, les esclaves nègres des stocks les plus avancés se révélèrent en condition de concourir, bien mieux que les Indiens, à la formation économique et sociale du Brésil. Parfois même, mieux que les Portugais<sup>39</sup>...

Enfin et surtout, ce que la postérité a d'abord retenu de *Maîtres et esclaves*, c'est son hymne idéalisé aux vertus du métissage<sup>40</sup>. De stigmaté, la « miscégénéation » est transmuée en élément positif. Facteur de fierté constitutif de l'âme, du génie et de la singularité du Brésil. Pour Freyre, la famille brésilienne coloniale était le lieu privilégié de la fusion des trois races, entendues au sens culturel et non plus biologique. En diluant la diversité, le métissage aurait instauré une égalité raciale, une harmonie entre Noirs, Indiens et Portugais. Une « démocratie raciale », comme le diront a posteriori les thuriféraires de cette œuvre, rapidement instrumentalisée par un Etat soucieux de consolider l'identité nationale.

### **Le métissage comme idéologie officielle**

La Révolution de 1930, les événements ne tardent pas à le confirmer, n'a pas été un simple incident de parcours. Arrivé sur la scène politique nationale à la faveur d'une grave crise d'hégémonie, Getúlio Vargas a progressivement mis en place un nouvel « État de compromis<sup>41</sup> », très différent de l'ancien Etat libéral. Soucieux de concilier les intérêts des différentes oligarchies sans être le jouet d'aucune, il a accru la centralisation et réduit à peu de chose l'autonomie des Etats<sup>42</sup>. Maître d'œuvre d'une industrialisation par substitution

---

<sup>37</sup> On comprend ainsi pourquoi le salazarisme ne se priva pas d'utiliser le lusotropicalisme de Freyre dans sa propagande coloniale.

<sup>38</sup> Le chapitre IV : « L'esclavage nègre, la sexualité et la famille brésilienne » et le chapitre V : « L'esclavage nègre dans la vie sexuelle et familiale brésilienne ».

<sup>39</sup> Gilberto Freyre [1933] *Maîtres et esclaves* Paris, Gallimard, "Tel", 1978, p. 265.

<sup>40</sup> C'est un hymne idéalisé car jamais ou presque n'est évoquée la violence du système esclavagiste qui est pourtant au cœur du processus de métissage.

<sup>41</sup> Le concept d'« État de compromis » a été forgé par le sociologue Francisco Weffort dans *O Populismo na Política Brasileira*. Rio de Janeiro, Paz e Terra, 1978.

<sup>42</sup> Si la constitution de 1937 s'affiche théoriquement comme toujours fédérale, en pratique, la liberté des états a vécu. Fin novembre 1937, la manifestation officielle au cours de laquelle les drapeaux des états sont solennellement brûlés, est comme la confirmation spectaculaire du dépérissement considérable des pouvoirs régionaux.

d'importation, le gétulisme a instauré une législation sociale à destination du salariat urbain, par ailleurs placé sous tutelle.

Cette modernisation autoritaire qui s'accélère sous l'*Estado Novo* présente bien des similitudes avec d'autres expériences national-populistes menées à peu près au même moment par Lázaro Cardenas, au Mexique (1934-1940) ou, un peu plus tard, par Juan Domingo Péron, en Argentine (1946-1955).

Afin de réaliser l'unité organique de la nation qu'il appelle de ses vœux, le régime de Vargas assigne à la promotion de la « culture nationale » qui reste à construire un rôle fondamental. D'où la place stratégique dévolue à la politique culturelle, censée intégrer le peuple et achever l'édification de l'Etat national. Deux grandes orientations la sous-tendent : d'une part, faire en sorte que tous les Brésiliens communient autour des mêmes références géographiques, historiques et culturelles ; d'autre part, nationaliser des éléments soigneusement choisis de la culture populaire de manière à favoriser la cohésion nationale.

Au service de ce grand dessein, l'Etat multiplie les initiatives, créant ou perfectionnant toute une série d'instruments capables de relayer son idéologie de la culture. Apparue en 1937, l'Institut National du Livre reçoit, entre autres missions, celles de contribuer à l'édition du patrimoine littéraire national, à la création de bibliothèques publiques ainsi qu'à la réalisation d'un dictionnaire et d'une encyclopédie brésiliens<sup>43</sup>. La même année, le Service du Patrimoine Historique et Artistique National (SPAHN) est fondé à partir du projet original de Mario de Andrade. L'année suivante, une vigoureuse campagne de nationalisation de l'enseignement primaire rend partout obligatoire l'enseignement en langue portugaise ce qui a pour conséquence d'interdire l'usage scolaire de l'italien et de l'allemand dans les trois états méridionaux.

Le Département de la presse et de la propagande (DIP)<sup>44</sup> est le grand ordonnateur de cette politique inédite d'encadrement idéologique de la population. Directement subordonné au Président de la République et organisé en cinq départements - diffusion, radiodiffusion, cinéma et théâtre, tourisme, presse - le DIP assure censure et contrôle de l'information et mène une active politique de publications en distribuant sur l'ensemble du territoire national la littérature de propagande. Il prend aussi en charge les grandes manifestations sportives et civiques, avec un soin tout particulier pour la célébration de Vargas.

---

<sup>43</sup> Pas plus le dictionnaire que l'encyclopédie n'étaient achevés en 1945, à la chute de l'*Estado Novo*.

<sup>44</sup> Voir, Rejane Araujo, Dora Flaksman, " Departamento de Imprensa e Propaganda " in Alzira Alves de Abreu, Israel Beloch (ed.), *Dicionário histórico-biográfico brasileiro : 1930-1983*, Rio de Janeiro, Forense, 1983, 4 volumes, p. 1076-1079.

Compte tenu de son rôle jugé irremplaçable dans la construction de l'identité nationale, l'histoire est à l'honneur<sup>45</sup>. Dans les états se multiplient les antennes de l'Institut historique et géographique du Brésil (IHGB), créé en 1838 sous les auspices de Pedro II. Sur l'histoire du Brésil, on publie d'abondance : au moins 60 titres, entre 1940 et 1943, dont 14 diffusés par les éditions officielles<sup>46</sup>. Parallèlement s'organisent de très nombreuses commémorations : en 1937, pour le centenaire de la fondation du collège Pedro II ; en 1938, pour le centenaire des Archives nationales et de l'IHGB ; en 1939 pour le centenaire de la restauration du royaume de Portugal ; en 1940, pour le centenaire de la majorité de Pedro II et le quatrième centenaire de la fondation de la Compagnie de Jésus ; en 1941 pour le centenaire du couronnement de dom Pedro II, etc. En 1942, la loi organique sur l'enseignement secondaire accorde enfin une place spécifique à l'histoire nationale, désormais distincte de l'histoire générale.

L'évocation de la « contribution des Noirs » à la culture brésilienne, comme on disait alors, gagne aussi beaucoup en importance avec la bienveillance voire l'encouragement des autorités. Sur la lancée de *Maîtres et esclaves*, écrit Roger Bastide, alors en poste au Brésil<sup>47</sup>, « le thème nègre envahit la poésie, le roman, le journalisme, chassant l'Indien et le cabocle<sup>48</sup> de la littérature et des préoccupations des intellectuels<sup>49</sup> ». C'est l'époque des deux grands congrès afrobrésiliens où se côtoient ethnographes, psychiatres, anthropologues, linguistes, historiens et sociologues. Le premier se tient à Recife, en 1934, le second, à Salvador, en 1937. Ce dernier, de caractère plus populaire, va jusqu'à donner la parole aux « pères et mères de saints » des principaux *candomblés* de la ville et, chose incroyable, on voit même les doctes congressistes se transporter dans les *terreiros*<sup>50</sup>.

---

<sup>45</sup> Sur ce thème, voir Angela de Castro Gomes, *História e historiadores : a política cultural do Estado Novo*, Rio de Janeiro, Fundação Getúlio Vargas, (FGV), 1996, ch. 4 : "O Estado Novo e a recuperação do passado nacional".

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 147.

<sup>47</sup> En juin 1938, Roger Bastide (1898-1974) arrive à l'université de São Paulo pour y enseigner la sociologie durkheimienne sur la chaire occupée depuis sa fondation (1935) par Claude Lévi Strauss parti étudier les ethnies indiennes Nambikwara et Bororo. Bastide restera au Brésil jusqu'en 1951 et jouera un rôle décisif dans la fondation de l'école de sociologie pauliste ainsi que dans les recherches sur les cultures d'origine africaine.

<sup>48</sup> En portugais le *caboclo* – ou *mameluco* ou *curiboca* – désigne le produit du métissage entre Blancs et Indiens. Toutefois, par extension, le terme désigne aussi le paysan pauvre.

<sup>49</sup> Roger Bastide [1960], *Les religions africaines au Brésil*, Paris, PUF, 1995, p. 30.

<sup>50</sup> Le *candomblé*, tel qu'on le désigne à Salvador, devient *batuque* à Porto Alegre, *tambor do Nagô* dans le Maranhão et *Xangô* à Recife. Il s'agit cependant d'une seule et même religion, sans enfer ni diable, apportée par les esclaves noirs soudanais et bantous. Elle vénère les forces de la nature, divinisées sous le nom d'*orixas* (ou saints) à qui un dieu suprême, *Olorum*, créateur de l'univers, a délégué ses pouvoirs. Religion initiatique avec passage de grades de sept en sept ans, elle obéit à un rituel très scrupuleux qui exige beaucoup de ses initiés. Eux seuls reçoivent, dans le *terreiro* (lieu de culte), à l'occasion de cérémonies fermées au public, le secret de la manipulation de la force vitale : l'*axé*, durant la transe. Les offrandes et les sacrifices jouent un grand rôle pour rétribuer les dons quotidiens de la nature et entretenir la puissance des *orixas*. L'*orixa* de chacun est identifié par divination, en jetant les *buzios* (coquillages). Chaque saint a un père : *babalorixa* et une mère : *ialorixa* qui veillent au respect du rituel et des interdits, connaissent les plantes et les chants et tirent les *buzios*. C'est, avec quelques variantes, cette religion que l'on retrouve à Cuba, Haïti, Porto Rico, la Jamaïque, au Honduras, au Surinam ou à Trinidad.

Ceci eut pour effet, remarque un des organisateurs, d'en finir avec l'épouvantail que représentaient encore, pour les soi-disant classes supérieures, les candomblés. A cette occasion, nombre de personnes diplômées apprirent que les nègres ne mangeaient personne et ne se livraient à nulle indécence au cours de leurs cérémonies religieuses. La publicité faite au congrès, dans les journaux et à la radio, a contribué à créer un climat de tolérance autour de ces religions calomniées de l'homme de couleur<sup>51</sup>.

Entre 1934 et 1940, l'anthropologue Artur Ramos consacre dix des dix-huit volumes de la collection qu'il dirige à la *Companhia Editôra Civilização Brasileira* à la culture afrobrésilienne, chose impensable une décennie auparavant. En 1939, Edison Carneiro est même missionné par le Musée national de Rio de Janeiro « afin de collecter du matériel sur les cultes afrobrésiliens et faire fabriquer des poupées de chiffon, grandeur nature, avec les costumes de cérémonie et les insignes des orixas<sup>52</sup> ».

Ce même régime qui endoctrine et censure déploie aussi de grands efforts pour gagner les intellectuels à son entreprise de création d'une « culture brésilienne ». *Cultura política*, revue mensuelle de grand tirage qui circule à partir de 1941 et 1945 en se voulant « le miroir du Brésil », illustre parfaitement le projet, comme l'a bien montré Angêla de Castro Gomes<sup>53</sup>. Au côté des laudateurs du régime, on trouve bien des collaborateurs, comme Gilberto Freyre, Graciliano Ramos, Nelson Werneck Sodré ou le poète Carlos Drummond de Andrade, venus de tous autres horizons<sup>54</sup>.

Au fil des pages de la revue on voit se formuler l'idéologie de la nation métisse et de la démocratie raciale. Cette vulgate, qui emprunte beaucoup à Gilberto Freyre, poursuit deux objectifs. Le premier vise à caractériser positivement le « peuple brésilien » comme une « race de métis » dans laquelle se sont diluées la diversité et l'inégalité entre Indiens, Noirs et Blancs. En intégrant l'ensemble du peuple dans une totalité sans conflit, le creuset métis a établi son caractère « démocratique ». Dès lors - c'est la deuxième lecture développée par les idéologues de l'*Estado Novo* - ce régime « authentiquement » brésilien, ne saurait être évalué à l'aune d'une démocratie libérale étrangère à la réalité nationale. C'est la démocratie raciale avec son sens inné de l'égalité qui fonde la singularité politique du Brésil et, par là même, la légitimité de son système politique. Inauguré le 30 mai 1939 pour exalter l'harmonie et la tolérance nationales, le « Jour de la race » est là pour le rappeler.

La « nationalisation », sous contrôle, de la culture populaire, autant dire de la culture métisse désormais synonyme de brésilianité, est la grande affaire de l'ère Vargas. Naguère

---

<sup>51</sup> Edison Carneiro, *Ladinos e crioulos*, Rio de Janeiro Editôra civilização brasileira, 1964, p. 100.

<sup>52</sup> Cité dans Waldimir Reitas Oliveira, Vivaldo da Costa Lima, *Cartas de Edison Carneiro a Artur Ramos (de 4 de janeiro de 1936 a 6 de dezembro de 1938)*, São Paulo, Corrupio, 1987, p. 15.

<sup>53</sup> Angêla de Castro Gomes, *História e historiadores : a política cultural do Estado Novo*, Rio de Janeiro, Fundação Getúlio Vargas, (FGV), 1996.

<sup>54</sup> A titre d'exemple, Gustavo Capanema, le ministre de l'Education, s'entoure d'une équipe d'avant-garde liée au modernisme et laisse entière liberté à Lucio Costa, Oscar Niemeyer ou Portinari, pour la construction et la décoration de son nouveau ministère.

musique de nègre, la samba, « moralisée<sup>55</sup>», devient le son typiquement brésilien, expression musicale par excellence du pays à l'extérieur.

L'État populiste s'intéresse aussi au carnaval qui était encore, au début du siècle un monopole des élites blanches<sup>56</sup>. Dès 1936, les écoles de samba de Rio, composées de Noirs et de mulâtres<sup>57</sup> des faubourgs, connaissent "la gloire ambiguë de l'officialisation<sup>58</sup>" : désormais dotées de financements publics, les associations carnavalesques passent sous le contrôle du pouvoir qui décrète que les *enredos* (les thèmes des écoles) devront avoir un caractère didactique et patriotique, le défilé devenant un rituel civique.

Dans ces années-là, la promotion de la *feijoada*, hier plat des esclaves, à la dignité de plat national est un bel exemple d'invention de la tradition. Délictueuse dans le code pénal de 1890<sup>59</sup> et, à ce titre, réprimée par la police, la *capoeira* - une lutte d'origine angolaise qui a peu à peu évolué, sous le coup de la prohibition, vers un exercice à mi-chemin de la danse et de la gymnastique - est légalisée en 1937 avant de gagner le statut de sport « national ».

Mais c'est Le football qui est sans doute le meilleur exemple de « fabrication du « national ». Apanage d'une élite anglophile dans les années 1920, il était alors, à l'exception de quelques clubs, fermé aux Noirs et aux mulâtres<sup>60</sup>. En 1933, la professionnalisation du « sport breton », en lui faisant perdre son aristocratie, le transforma en travail rémunéré pour les couches populaires. Néanmoins, il faudra attendre la coupe du monde de 1938, à Paris, pour que soit alignée la première équipe métisse. Moment fort de l'affirmation nationale, le *mundial* suscite une extraordinaire mobilisation populaire autour d'une équipe à laquelle les Brésiliens pouvaient enfin pleinement s'identifier. La *seleção*, qui a pour marraine Alzira Vargas, la propre fille du dictateur, ne termine que troisième mais le *futebol* est né. Leonidas da Silva, « le diamant noir », au jeu « malin, plein de surprises et de variations

---

<sup>55</sup> Aux compositeurs, L'*Estado Novo* suggère de différentes manières d'exalter le travail plutôt que la paresse ou la vie de bohème. En 1940, la *samba* de Wilson Batista et Ataulfo Alves qui débutait par ces mots : " Le tranway de São Junario/ transporte un imbécile de plus/Moi qui part travailler", est finalement enregistrée, par " suggestion " de la censure, sous cette version plus respectable : " Le tranway de São Junario/ transporte un ouvrier de plus/ C'est moi qui part travailler. " Il arrive même, plus rarement, que certaines *sambas* soient transformées en hymnes à la gloire du régime. Ainsi, celles-ci, de 1941 : L'*Estado Novo*/ Est notre guide/ A condition de travailler/ Dans notre Brésil, rien ne manque/ Nous avons du café, du pétrole et de l'or/ Ça c'est sûr/ Au père de quatre enfants/le président remet des prix/ Le mariage est une bonne affaire<sup>55</sup>".

<sup>56</sup> Sur le carnaval, voir : Maria Isaura Pereira de Queiros, *Carnaval brésilien (Le vécu et le mythe)*, Bibliothèque des sciences humaines, Gallimard, 1992.

<sup>57</sup> Tout au long de l'article, je recours, faute de mieux, à l'usage des termes de « Noir » et « mulâtre » pour désigner des catégories floues et changeantes qui mêlent phénotype et rang social. Cette utilisation ne vaut, bien évidemment pas adhésion de ma part à ces catégories.

<sup>58</sup> Gérard Police, *La fête noire au Brésil. L'Afro-Brésilien et ses doubles*, Paris, L'Harmattan, 1996, p. 373.

<sup>59</sup> L'article 402 du code pénal du 11 octobre 1890 stipulait : « pratiquer dans la rues et sur les places publiques des exercices d'agilité et de d'adresse corporelle connu sous le nom de Capoeiragem expose à une peine de deux à six mois de réclusion.

<sup>60</sup> En 1923, parmi les grands clubs, Vasco da Gama, fondé par les commerçants portugais de Rio, brise un tabou en alignant dans son équipe deux mulâtres et un Noir. La presse se plaît à souligner qu'ils signent avec difficulté leur nom, ce qui n'empêche pas le Vasco de remporter deux fois de suite le championnat de la ville.

dionysiaques, [comme] une danse bahianaise<sup>61</sup>», tel que le décrit un journaliste, est consacré meilleur buteur. Avec les Fausto et autres Dominguos da Guia, il a inventé le style métis brésilien : individualiste, indiscipliné, inventif et imprévisible, émancipé de ses origines anglaises et désormais sans complexe à l'égard des équipes européennes.

Au début des années 1940 nul, mieux que Stefan Zweig, dans *Le Brésil, Terre d'avenir*, n'a su se faire l'écho de la force de l'idéologie de la nation métisse fraternelle. Le grand écrivain juif autrichien, qui avait fui l'Europe en proie à la barbarie nazie, s'ingénia à voir dans sa terre d'exil ce territoire d'utopie que décrivait la propagande...et il y parvint !

La formation de la nation brésilienne, *remarque-t-il dans son essai*, repose uniquement, et ceci depuis des siècles, sur le principe du métissage libre et sans obstacles, sur l'égalité absolue des noirs et des blancs, des jaunes et des bruns. Alors que dans les autres pays, l'égalité absolue entre les citoyens, dans la vie publique comme dans la vie privée n'existe que théoriquement, sur le papier ou le parchemin, on la trouve au Brésil concrète et apparente, à l'école, dans l'administration, dans les églises, dans les professions, dans l'Armée et dans les Universités. Il est touchant de voir les enfants aller bras dessus bras dessous, dans toutes les nuances de la peau humaine, chocolat, lait et café et cette fraternité se maintient jusqu'aux plus hauts degrés, jusque dans les académies et les fonctions d'Etat<sup>62</sup> ».

A quelque chose près, malgré quelques voix discordantes qui ne parviendront guère à l'écorner, l'idéologie de la démocratie métisse continuera à dominer. Encore dans les années 1970, comme Vargas avant elle, la dictature des généraux-présidents (1964-1985) ne se privera pas d'utiliser l'image de la démocratie raciale afin de contrebalancer sa mauvaise image internationale.

## **RECOMPOSER LE MIROIR BRISE**

C'est au début des années 1980, dans la conjoncture de sortie de l'autoritarisme et d'apparition de nouveaux mouvements sociaux, que le pays s'insère dans le courant continental d'affirmation d'une contre-mémoire des vaincus de la colonisation. Au Brésil comme ailleurs, l'idéologie de l'Etat-nation homogène héritée de l'Indépendance est rudement questionnée ; la mise au jour des discriminations ethniques mine la « démocratie raciale », en même temps que grandit l'exigence de politiques de « réparation » et de reconnaissance de la diversité ethnoculturelle. A travers ce processus, loin d'être achevé, c'est une autre figure de la nation qui se dessine, non sans ambiguïtés, tensions et résistances.

### ***Le mythe mis à mal***

---

<sup>61</sup> Mario Filho, *O Negro no futebol brasileiro*, Rio de Janeiro, Editora Pongetti, 1947, p. 227. Voir également : Sergio Leite Lopes et Jean-Pierre Faguer, « L'invention du style brésilien », *Les enjeux du football*, Actes de la recherche en sciences sociales (103), juin 1994, p. 27-35.

<sup>62</sup> Stefan Zweig [1942], *Le Brésil terre d'avenir*, L'Aube, 1992, p. 19-20.

En 2000, lors des commémorations officielles de la découverte du Brésil<sup>63</sup>, la contestation organisée par le « Mouvement Brasil : 500 ans de résistance Indigène, Nègre et Populaire » donne une visibilité exceptionnelle à ces nouveaux acteurs ethniques.

Le 22 avril, la répression policière de la marche sur Porto Seguro de quelques 2000 indigènes, délégués de 180 de leurs 246 « nations », témoigne de façon éloquente des progrès de l'organisation des aborigènes<sup>64</sup>. Toutefois, peu nombreux – environ 350 000 – et sans « intellectuels organiques », leur voix se fait difficilement entendre dans le débat national. Il en va tout autrement du mouvement noir dont les militants manifestent aussi à Porto Seguro. En une vingtaine d'années, autour du *Movimento Negro Unificado contra a Discriminação Racial* (MNU), relayé par une nébuleuse complexe d'associations culturelles, il a su devenir un acteur social influent.

La réussite du MNU, organisation minoritaire et radicale dont la base sociale se recrute dans les rangs de la petite et moyenne bourgeoisie noire, vaut d'autant plus d'être soulignée qu'à la différence des Etats-Unis, où la ségrégation juridique avait permis le maintien d'un sentiment communautaire et l'organisation précoce d'un mouvement noir revendicatif, rien de tel ne s'était produit au Brésil. En effet, dans cette société fortement métissée, où la position sociale a toujours été un facteur d'intégration autrement déterminant que l'incertaine appartenance raciale, la plupart des organisations liées à la négritude ont toujours eu une audience réduite et une existence éphémère<sup>65</sup>.

Efficace porte-voix du combat contre la discrimination raciale, le MNU et d'autres mouvements plus culturels, comme le quilombismo de Abdias do Nascimento<sup>66</sup>, mènent avec opiniâtreté la charge contre le « mythe national de la démocratie raciale » et déconstruisent le discours traditionnel sur la nation. D'où, d'emblée, leur revendication de

---

<sup>63</sup> Porto Seguro (Bahia), à proximité des lieux où Alvares Cabral avait accosté un 22 avril 1500, avait été choisi pour les festivités du cinquième centenaire de la découverte du Brésil. Sous les auspices du ministre des Sports et du Tourisme et le patronage de la puissante chaîne Globo de télévision, le gouvernement avait programmé une mise en scène de l'événement centrée sur la présence de Jorge Sampaio, le président de la République portugaise. Pour l'occasion, le chef d'Etat portugais arriva par la mer, accompagné de plusieurs dizaines d'embarcations parties de Lisbonne, et on tenta même la mise en eau d'une reproduction de la nef de Cabral, qui refusa obstinément de prendre la mer. Promu pour un jour siège du gouvernement fédéral, Porto Seguro avait été mis en état de siège dans les jours précédents : plus de 5000 membres de la police militaire en contrôlaient l'accès alors que des hélicoptères survolaient le site. Pour les nombreux adversaires de la célébration, elle n'avait d'autre objet que de glorifier les élites blanches unies à l'ancien colonisateur.

<sup>64</sup> Le Centre Indigéniste Missionnaire (CIM), lié à la Conférence des évêques, avait pris en charge l'organisation, sur place, de la Conférence des Peuples et Organisations Indigènes du Brésil.

<sup>65</sup> La *Frente Negra Brasileira*, née à São Paulo au début des années 1930 et qui parvint à fédérer la plupart des groupes noirs existants en manifestant un grand prosélytisme fait exception. Devenue parti politique en 1935, sensible aux sirènes autoritaires sous le nom de *União Negra Brasileira*, elle ne put échapper au sort commun et fut dissoute avec la proclamation de l'*Estado Novo*.

<sup>66</sup> C'est à l'occasion du 2<sup>e</sup> Congrès de la Culture Nègre des Amériques, à Panamá, en 1980, qu'Abdias do Nascimento (1914) la grande figure de l'activisme noir depuis le début des années 30, présente ses thèses sur le *quilombismo*. Pour lui, il s'agit de créer un mouvement s'appuyant sur la valorisation de l'expérience historique des esclaves « marrons » regroupés en *quilombos*. A travers ce modèle de référence mobilisateur qui permet la récupération de la mémoire des Afro-brésiliens, ignorée ou dénaturée par l'histoire officielle, il entend exalter l'esprit de résistance et la fierté de la négritude.

l'introduction de l'étude de l'Afrique et des Afrobrésiliens dans les cursus scolaire et universitaire et leur refus de commémorer le 13 mai, jour anniversaire de l'abolition de « l'holocauste de l'esclavage ». Avec un succès croissant, ils lui ont substitué le 20 novembre, « Journée de la conscience nègre » et date anniversaire de l'exécution de Zumbi, le dirigeant légendaire du *quilombo* de Palmares, la plus importante communauté d'esclaves « marrons » de l'histoire coloniale.

Grâce à son activisme, le « lobby noir », doté d'efficaces relais dans l'opinion progressiste, est parvenu à se faire entendre des pouvoirs publics du Brésil démocratique. Avec d'autres, il a apporté sa pierre aux changements qui ont modifié l'image que se font les Brésiliens de leur nation. Ces avancées ont emprunté trois grandes directions.

La première concerne la multiculturalité, reconnue par la constitution de 1988 qui entérine la diversité ethnique de la nation et donne mission à l'Etat la mission de « [protéger] les manifestations des cultures populaires, indigènes et afrobrésiliennes » et leur patrimoine mémoriel, vecteur d'identité. Une clause provisoire de la charte fondamentale, que viendra compléter un décret présidentiel de novembre 2003, prévoit même l'attribution de titres de propriété sur les terres qu'ils occupent « aux héritiers des anciens *quilombos* ».

La deuxième orientation regroupe tout ce qui relève de la valorisation de la culture afrobrésilienne – sous la responsabilité de la fondation Palmares, rattachée au ministère de la Culture – et, très accessoirement, des cultures indigènes. En 1996, conformément à l'esprit de la constitution, une nouvelle loi sur le système éducatif détermine que

L'enseignement de l'histoire du Brésil intégrera les contributions des différentes ethnies à la formation du peuple brésilien, tout particulièrement les matrices indigène, africaine et européenne<sup>67</sup>.

En 2003, le législateur complète et précise le dispositif en rendant obligatoire l'enseignement de l'histoire et de la culture afrobrésiliennes dans le primaire et le secondaire. Cet enseignement, précise la loi, inclura

L'étude de l'histoire de l'Afrique et des Africains, la lutte des Noirs du Brésil, la culture afrobrésilienne et la place du Noir dans la formation de la société nationale, en mettant bien en évidence la contribution des Noirs à la société, l'économie et la politique dans l'histoire du Brésil.

Ce même texte fait du 20 novembre, par ailleurs décrété férié par plus de 200 municipes, le « Jour national de la conscience nègre » dans les établissements scolaires.

Dans cette mise en valeur de la culture afrobrésilienne, deux temps forts mémoriels doivent être signalés. En 1988, la célébration à grande échelle du centenaire de l'abolition de l'esclavage est un important moment d'introspection nationale qui a favorisé une meilleure connaissance de l'apport de l'Afrique à la civilisation du pays. Feuilletons télévisés

---

<sup>67</sup> *Lei de Diretrizes e Bases da Educação Nacional (LDBEN)*, n° 9394, 20-12-1996, art. 26, § 4°.

à forte audience sur le passé esclavagiste, publications et manifestations culturelles y ont largement concouru. Ainsi de l'exposition sur "La main afrobrésilienne", présentée à São Paulo puis à Brasilia, qui a relaté la participation des Noirs, depuis le baroque, à la production artistique nationale à travers près de deux cents œuvres ; ou encore, à Rio, la reconstitution de l'"Histoire du Nègre au Brésil" par la Bibliothèque Nationale.

Le second temps fort a lieu en 1995, pour la commémoration du tricentenaire de la mort de Zumbi<sup>68</sup>. A cette occasion, l'icône du mouvement noir fait l'objet d'une surprenante commémoration nationale et une véritable « zumbilatrie » se saisit du pays : on émet timbres et médailles à l'effigie du leader de Palmares, son portrait est partout, il est le héros du carnaval de Salvador, sert d'argument de ballets et de source d'inspiration à *Nação Zumbi* l'un des groupes les plus en vue de la scène musicale. Le point d'orgue de cette « panthéonisation » intervient le 20 novembre quand le président de la République, Fernando Henrique Cardoso, accompagné de Pelé, ministre des Sports et de la sénatrice noire Benedita da Silva, lui rend l'hommage de la nation sur le site de Palmares, classé patrimoine historique quelques années auparavant :

Je suis venu ici pour dire que Zumbi est à nous, au peuple brésilien, et représente le meilleur de notre peuple : le désir de liberté. [...] Zumbi a transcendé son caractère afrobrésilien<sup>69</sup>.

Bien évidemment, une telle captation ne pouvait que participer aux polémiques qui avaient émaillé l'année. A plusieurs reprises, le débat avait été vif entre la fondation Palmares, chargée par le ministère de la Culture de mettre en musique les commémorations officielles et le MNU qui boycottait largement ses initiatives dénoncées comme autant de tentatives de récupération politique. D'ailleurs, le 20 novembre, en guise de riposte à la cérémonie officielle en Alagoas, les mouvements noirs organisèrent une « Marche contre le racisme pour l'égalité et la vie » sur l'Esplanade des Ministères à Brasilia.

La troisième mutation positive a trait à la levée du tabou national sur le racisme et la discrimination dont la majorité des Brésiliens niait avec véhémence, il y a peu, la réalité. L'enquête de 1988, conduite par l'anthropologue Lilia Moritz Schwarcz, donnait toute la mesure de ce refoulement en relevant que si 97% des personnes interrogées avaient répondu n'avoir aucun préjugé racial, 98% d'entre elles affirmaient aussi, dans un même mouvement, connaître des personnes racistes y compris parmi leurs proches. Ce qui conduisait

---

<sup>68</sup> Sur Zumbi voir, pour plus de détail : Richard Marin, « Zumbi de Palmares, nouveau héros du panthéon civique brésilien ? », in Sophie Dulucq, Colette Zytnicki (dir.), *Décoloniser l'histoire ?* Publication de la Société Française d'Histoire d'Outre-mer, Paris, 2003, p. 141-150.

<sup>69</sup> Cité par Jean-François Veran, « Brésil : les découvertes du quilombo. La construction hétérogène d'une question nationale », *Problèmes d'Amérique latine*, janvier-mars 1999, p. 55.

l'anthropologue à conclure avec humour « Tout Brésilien se perçoit comme une île de démocratie raciale, cernée par des racistes »<sup>70</sup>.

Rarement agressif, car le Brésil n'est pas l'Afrique du Sud de l'apartheid, ce « racisme cordial »<sup>71</sup>, en partie masqué par l'absence de ségrégation juridique et la chaleur habituelle des rapports sociaux, s'il peut échapper à l'œil non averti ou qui ne veut voir, n'en est pas moins réel. Comment, au demeurant, pourrait-il en être autrement dans un territoire qui fut à la fois la plus importante des colonies esclavagistes et le dernier pays à abolir la servitude !

Qu'on se souvienne que c'est seulement en 1986, dans un pays qui a pourtant coutume de célébrer la sensualité et la beauté des mulâtres, qu'a eu lieu l'élection tumultueuse et controversée d'une miss Brésil noire. C'était l'époque où, quand une offre d'emploi faisait appel à une "personne de bonne apparence", nul n'ignorait qu'il fallait comprendre : "non blancs s'abstenir". A la fin des années 1980, dans le Système National d'Emplois de São Paulo qui gérait un stock d'environ 10 000 offres de travail, existait un code confidentiel où la lettre M prenait en compte les restrictions des employeurs à telle ou telle catégorie de la population. "M4" signifiait : "candidat exclusivement blancs acceptés"<sup>72</sup>.

Plus près de nous, en 1998, voici en quels termes un adolescent noir de São Paulo évoquait la violence de son quotidien dans l'hebdomadaire *Veja* :

J'habite un immeuble de classe moyenne. A l'âge de 9 ans j'étais l'unique Noir. Trois de mes amis passaient leur temps à donner à mes parents les sobriquets de « Café » et « King Kong ». J'en étais humilié. Quant au syndic, il disait que la place des Noirs était dans la *senzala*. A onze ans, j'ai cessé de fréquenter l'aire de jeu de l'immeuble. Je restais à la maison. Jamais plus je n'ai joué dans l'immeuble. Mais rien n'y fait. Si je sors dans la rue, au moins une fois sur cinq, on m'insulte. L'an passé, alors que je revenais à pied du collège, le chauffeur d'une fourgonnette a précipité son véhicule sur moi et m'a crié « Singe, rentre chez toi ». A l'école, une fois, un camarade de classe a dit qu'il aimait tant les Noirs que, s'il le pouvait, il les achèterait tous. Même sans qu'ils le veuillent, les gens ont des préjugés. En 1996, j'ai été dans un restaurant japonais ; j'étais l'unique Noir. Tout le monde me regardait. Un de mes amis, tenta de me rassurer en ces termes : « n'y fait pas attention. Il suffit que tu restes tranquille dans ton coin »<sup>73</sup>. Outre cette infériorisation subie, les statistiques convergent pour mettre en lumière l'appartenance au monde des pauvres de la plupart des Noirs<sup>74</sup>, ce dont l'opinion convient assez largement aujourd'hui.

En 2001, à partir d'une étude du PNUD (Programme des Nations Unies pour le développement), l'économiste Marcelo Paixão tirait les conclusions suivantes : l'indicateur du développement humain (IDH), qui intègre longévité, savoir et niveau de vie, plaçait le Brésil au 65e rang mondial mais les seuls Blancs au 46e et les Noirs au 107e ! La même étude

---

<sup>70</sup> Lilia Moritz Schwarcz, « Questão racial no Brasil », in Lilia Moritz Schwarcz et L. Vidor de Sousa Reis (org.), *Negras imagens*, São Paulo, EDUSP, 1996, p. 155.

<sup>71</sup> Folha de São Paulo/Data Folha, *Racismo Cordial*. São Paulo, Ática, 1995.

<sup>72</sup> "Na segunda classe", *Veja*, 11-05-1988, p. 30.

<sup>73</sup> Rodrigo Cardoso, Laura Capriglione, « Da cor do sucesso », *Veja*, 24-06- 1998. Il est hors de doute qu'un Noir d'extraction plus populaire, vivant donc dans un milieu plus métissé, aurait livré un témoignage exprimant avec infiniment moins de violence le racisme ressenti au quotidien.

<sup>74</sup> Selon les données de 2001 de l'*Instituto de Pesquisa Econômica Aplicada* (IPEA) les Noirs et Pardos, 44,3% à la population brésilienne, constituent 63,5 % des pauvres.

dégageait une espérance de vie des Noirs inférieure de 6 ans à celle des Blancs (66 ans contre 72) et un revenu mensuel par habitant plus de 2 fois inférieur (1,15 salaire minimum, contre 2,64 pour les Blancs)<sup>75</sup>.

D'un autre côté, pour être tout à fait équitable, on ne peut ignorer les progrès, limités mais réels, accomplis au cours des deux dernières décennies, eu égard à la place des Afrobrésiliens dans la société. C'est tout particulièrement le cas pour leur représentation politique. Encore au début des années 80, à la différence des Etats-Unis, il n'y avait aucun homme politique noir de premier plan et même la ville de Salvador, métropole « afro » du pays, élisait de préférence des députés blancs. En 1988, parmi les 559 députés de la Constituante siégeaient sept élus de couleur. Parmi eux, Benedita da Silva, première femme noire à obtenir un siège au Congrès, qui allait devenir une des étoiles du Parti des Travailleurs en accédant aux plus hauts postes de la république. En 1996, à São Paulo, l'économiste noir conservateur Celso Pitta créait la surprise en emportant la mairie de la plus importante métropole économique de l'Amérique latine. C'était la première fois qu'un Afrobrésilien occupait de telles fonctions dans cette ville où les Noirs ne formaient pourtant que 28% de la population. Enfin, en 2003, le premier gouvernement du président Lula comptait dans ses rangs cinq ministres noirs dont le chanteur Gilberto Gil, à la Culture et Benedita da Silva à l'Assistance sociale<sup>76</sup>.

On se doit aussi de souligner qu'en dépit de la surreprésentation des Noirs au bas de l'échelle sociale, un certain nombre d'entre eux grâce, notamment, au développement du système éducatif, sont parvenus à intégrer les rangs des couches moyennes. Au milieu des années 90, on les estimait communément à 7,5 millions de personnes. Des études menées à partir des données du dernier recensement (2000) établissent que les Noirs constitueraient maintenant près de 15% des couches moyennes brésiliennes<sup>77</sup>. Cette promotion et le marché de consommation qui l'accompagne ont eu toute une série d'effets induits : banalisation des mannequins noirs dans la publicité, développement d'une presse magazine noire dont *Raça Brasil* (1996), éditée à São Paulo, est la principale réussite, augmentation du nombre des acteurs et journalistes de couleur à la télévision<sup>78</sup>, etc.

---

<sup>75</sup> Marcelo Paixão, "IDH de negros e brancos no Brasil em 2001 : e a desigualdade continua !", *Com Ciência*, 10-11-2003. [<http://www.comciencia.br/reportagens/negros/12.shtml>], consulté le 10-12-2006.

<sup>76</sup> Parmi ces ministres Joaquim Barbosa, nommé en juin 2003 par le président Lula au *Supremo Tribunal Federal* (l'équivalent de notre Conseil constitutionnel) était le premier noir à siéger dans cette prestigieuse institution de 11 membres.

<sup>77</sup> "Classe média na raça", *Época*, n° 290, décembre 2003.

<sup>78</sup> En 1992, une première dans le pays, la télévision Manchete confiait la présentation de son journal à une rédactrice noire. Mais il fallut attendre le 23 novembre de 2002, pour que le *Jornal Nacional*, de la Globo, suivi quotidiennement par près de 40 millions de personnes, ait pour la première fois un présentateur noir : Heraldo Pereira.

Toutefois, beaucoup jugent ces progrès dérisoires et bien incapables de promouvoir une société plus juste dans un avenir proche. D'où leur volonté de voir mise en œuvre la discrimination positive sur une base raciale à l'instar des Etats-Unis ou de l'Afrique du Sud.

### **Les quotas raciaux ou la tentation d'une société bipolaire<sup>79</sup>**

Les prémices de cette politique, apparus au tout début de la première présidence de Fernando Henrique Cardoso<sup>80</sup>, ont introduit dans la société brésilienne les termes d'un débat qui lui étaient jusque-là totalement étrangers. L'itinéraire intellectuel du nouveau président, formé à l'Université de São Paulo (USP) dans les années 1950, explique en grande partie sa sensibilité particulière à la question noire. Elève et disciple du sociologue Florestan Fernandes, il a été très marqué par ses ouvrages pionniers qui démontaient les mécanismes du racisme et de la discrimination<sup>81</sup>.

En 1995, le président lance un groupe de travail interministériel appelé à réfléchir à des actions publiques de valorisation des « populations noires ». L'année suivante, le Programme National des Droits de l'Homme leur consacre un chapitre spécifique en inventoriant toute une série d'actions envisageables : mention obligatoire de la « couleur » de peau sur les documents officiels, représentation de la diversité ethnique brésilienne dans les publicités gouvernementales, mise en œuvre de politiques de discrimination positive dans les universités ou les secteurs de technologie de pointe, appui aux entreprises privées qui adhèreraient à de telles politiques, etc.

A quelque chose près, ces propositions servent de plateforme à la délégation brésilienne à la Conférence mondiale contre le racisme de Durban, sous l'égide de l'ONU, du 2 au 9 septembre 2001. Sa préparation, comme le contact à Durban avec d'autres expériences, dont celle de l'Afrique du Sud, furent des étapes déterminantes dans l'adhésion du mouvement noir brésilien à l'*affirmative action*.

Le 13 mai 2002, pour le jour anniversaire de l'abolition de l'esclavage, Fernando Henrique Cardoso prend un décret visant à l'instauration d'un programme d'Actions Affirmatives dans l'Administration publique fédérale afin « d'éliminer les inégalités de genre, de race et celles liées aux déficiences physiques<sup>82</sup> ».

Avec l'accession à la présidence de Lula<sup>83</sup>, qui avait marqué tout son intérêt pour ces questions dans la campagne électorale, les évolutions s'accélérent et, dès les premiers mois,

---

<sup>79</sup> Ces développements reprennent en grande partie le matériau de Richard Marin, « La question afrobrésilienne : de l'histoire à l'actualité », *L'Ordinaire latino-américain*, n° 204, IPEALT, Université de Toulouse-Le Mirail, 2006, p. 139-154.

<sup>80</sup> Fernando Henrique Cardoso a exercé deux mandats présidentiels : 1995-1998 et 1999-2002.

<sup>81</sup> Cardoso qui consacra sa thèse à l'esclavage dans le Brésil méridional - *Capitalismo e escravidão no Brasil meridional*, Rio de Janeiro, Paz e Terra, 1977 (1ère éd. 1962) - rédigea aussi plusieurs études sociologiques sur les relations raciales.

il crée le Secrétariat Pour la Promotion de l'Égalité raciale (SEPPIR<sup>84</sup>) qui sera le maître d'œuvre de la politique des quotas raciaux. Cet organisme, avec statut de ministère, reçoit la mission de promouvoir l'égalité des droits des groupes raciaux et ethniques discriminés, tout particulièrement les populations noires, de coordonner dans ce domaine la politique des divers ministères et d'assister le ministère des Relations extérieures dans sa politique africaine.

Parmi les justifications affichées de cette politique de quotas, la plus explicite vise à « réparer », à compenser les discriminations sociales dont les Noirs sont l'objet. C'est, en gros, la ligne gouvernementale.

Pour le mouvement noir un tout autre objectif est aussi en jeu : celui de structurer une conscience et une identité de la négritude qui font singulièrement défaut au Brésil. Il s'agit de fabriquer, fût-ce au forceps, « la fiction d'un sujet identitaire » et une « communauté imaginaire », comme l'écrit Michel Agier<sup>85</sup>. Pour ce faire, l'arme statistique issue des recensements n'est pas le moindre des recours. Elle permet notamment de construire une ample catégorie de « Noirs » par l'agrégation, d'autorité, aux *Pretos* du recensement (6,2%) des *Pardos* (39,1%) c'est-à-dire de tous les Métis, quel que soit d'ailleurs le type de croisement. Or, la plupart de ces *Pardos* ne se perçoivent nullement comme noirs ! Ainsi, une des principales figures du discours militant consiste-t-elle à faire du « Noir » le prototype unique du pauvre, au mépris d'une réalité sociale infiniment plus complexe et d'en faire aussi un sujet ethnique défini par une ascendance africaine à laquelle il est aussi assigné.

La politique des quotas, encore à ses débuts, s'expérimente dans une grande improvisation, l'essentiel des réalisations, d'un niveau encore modeste, concernant l'enseignement supérieur. D'après le site de la fondation Palmares<sup>86</sup>, seize universités publiques ont, à ce jour, mis en place des quotas raciaux. Parmi elles, à l'exception de l'Université Nationale de Brasilia (UNB), on ne compte aucune des grandes universités du pays. Selon d'autres sources de presse, un total d'une trentaine d'universités et facultés (privées incluses) auraient adhéré au programme d'action affirmative, autant dire une minorité d'entre elles<sup>87</sup>.

---

<sup>82</sup> Presidência da República, Casa Civil, Subchefia para Assuntos Jurídicos : « Institui, no âmbito da Administração Pública Federal, o Programa Nacional de Ações Afirmativas e dá outras providências », [https://www.planalto.gov.br/ccivil\_03/decreto/2002/d4228.htm], consulté le 15-11-2006.

<sup>83</sup> Elu le 21 octobre 2002, Luiz Inacio Lula da Silva a pris ses fonctions de président de la République le 1er janvier 2003.

<sup>84</sup> SEPPIR : Secretaria da Promoção da Igualdade Racial.

<sup>85</sup> Michel Agier, « Du Brésil des mélanges au Brésil des quotas », in *Le nouveau Brésil de Lula*, Daniel van Eeuwen (dir.), Editions de l'Aube, 2006, p. 49.

<sup>86</sup> Ministério da Cultura, Fundação Cultural Palmares, « Ações afirmativas : Universidades », [http://www.palmares.gov.br/], consulté le 10-11-2006.

<sup>87</sup> Observatório latino-americano de políticas educacionais (OLPED-NET), « Universidades com cotas », [http://www.lpp-uerj.net/olped/Ações Afirmativas/rede\_ppcor.asp], consulté le 10-11-2006.

Bien que les modalités de mises en œuvre de ces politiques varient d'un endroit à l'autre, le principe le plus largement retenu, avec l'aval du mouvement noir, est celui de l'auto-déclaration.

C'est la seule forme possible, précise Nilcea Freire, rectrice de l'Université de l'Etat de Rio de Janeiro (UERJ). La vraie question consiste à savoir comment l'individu se perçoit et non comment les autres le perçoivent. Dans ce dernier cas, on retomberait dans la discrimination<sup>88</sup>.

Malgré tout, le principe aussitôt affirmé a dû faire l'objet de sérieux correctifs afin de limiter la fraude dont la presse livre de nombreux cas. Ainsi de tel étudiant « blanc » qui se découvre opportunément des ascendants « noirs » ou « indiens » pour bénéficier des quotas. A l'UERJ, 14.4% des candidats à l'inscription ont changé d'avis sur leur « race » quand ils se sont rendus compte qu'ils pouvaient bénéficier des quotas<sup>89</sup>!

C'est pourquoi l'UNB a complété l'auto-déclaration par l'examen de la photographie du candidat. Voici en quels termes l'opération, qui confine à l'absurde, est décrite en avril 2004, lors de la première sélection :

Les candidats aux quotas, outre leur auto-déclaration de Noirs (ce qui inclut les Noirs et les Métis) devront se rendre à un poste d'inscription de l'UNB pour être photographiés sur fond beige (« afin que l'image ne soit pas altérée »). Les photos numériques seront ensuite fournies à une commission chargée d'homologuer ou non l'auto-classification. Elle inclura des représentants des mouvements sociaux, des spécialistes de la question et des membres de l'équipe qui a implanté les quotas. Les images seront agrandies et analysées sur la base du phénotype, de la couleur de peau et des caractéristiques générales de la race noire ». Diane Moura, responsable de la commission, anticipant les difficultés, a déclaré : « nous savons qu'il y aura des cas de frères où l'un sera admis et l'autre pas<sup>90</sup> ».

La mise en œuvre tâtonnante et souvent maladroite de cette politique suscite un ample débat national et de vifs affrontements idéologiques qui ne recoupent pas forcément les critères classiques « droite/gauche », comme on pourrait le penser. Au manifeste « Tous ont des droits égaux dans la République démocratique<sup>91</sup> », hostile aux quotas raciaux et adressé au Congrès national par plus d'une centaine de personnalités du monde intellectuel, le 30 mai 2006, a répliqué, quelques jours après, le « Manifeste en faveur de la loi des quotas et du statut d'égalité raciale<sup>92</sup> » revêtu de plus de 600 signatures. Il dénonçait les signataires du premier manifeste comme « membres de l'élite » dont la « déclaration de principes universalistes » n'avait d'autre but que de maintenir l'inique statu quo.

---

<sup>88</sup> Entrevista Nicéa Freire: Feriu autonomia universitária", *O Globo*, Rio de Janeiro, 23-02-2003.

<sup>89</sup> « Mais pobres ficam com menos vagas das cotas », *O Globo*, Rio de Janeiro, 18-05-2003, p. 27.

<sup>90</sup> Ricardo Ventura Santos Marcos Cor Maio, « Cotas e racismo no Brasil », *Jornal do Brasil*, 19-04-2004.

<sup>91</sup> « Todos têm direitos iguais na República democrática », 30-05-2006, *Folha de São Paulo on line*, 4-07-2006, [<http://www1.folha.uol.com.br/folha/educaçao/ult305u18773.shtml>], consulté le 5-12-2006.

<sup>92</sup> « Manifesto em favor da lei de cotas e do Estatuto da igualdade racial », 03-07-2006, *Folha de São Paulo on line*, 4-07-2006, [<http://www1.folha.uol.com.br/folha/educaçao/ult305u18773.shtml>], consulté le 5-12-2006.

Ce qu'on observe aussi, c'est une « judiciarisation » de la question qui rappelle les précédents étasuniens. Actuellement, dans tous les Etats de la fédération, des poursuites sont engagées contre les banques privées accusées de discrimination raciale. En mai 2005, l'Université de São Paulo (USP) était traduite devant la justice par des mouvements citoyens lui reprochant de ne pas appliquer la discrimination positive<sup>93</sup>. Mais, en sens inverse, en février 2005, la justice fédérale du Paraná, répondant à la requête d'un candidat refusé dans une école d'ingénieurs, déclarait inconstitutionnelle et discriminatoire l'application d'un quota de 20% des places réservées aux Afro-descendants et l'équivalent pour les élèves issus des écoles publiques<sup>94</sup>. En mai 2006, le Tribunal suprême du Rio Grande do Sul jugeait, lui, en appel, constitutionnelle une loi municipale de Montenegro attribuant 12% des postes des concours publics municipaux aux Afro-brésiliens<sup>95</sup>, etc.

## **Conclusion**

Au terme de ce parcours sur près de deux siècles, à la recherche de l'idéologie du national, il est possible de risquer quelques réflexions sur les évolutions en cours.

Tout observateur, même le moins averti, ne peut manquer d'être frappé par l'explosion actuelle de l'afrobrésilianité. En partie sauvegardé ou recréé, l'héritage africain, à la mode bien au-delà des seules populations de couleur, est devenu partie intégrante de la *brésilianité*

Les deux épisodes qui suivent, tirés de Salvador, capitale noire du Brésil, illustrent l'ampleur des mutations intervenues. Le 23 février 1903, un lecteur se plaignait en ces termes au *Jornal de Noticias* :

Le carnaval de cette année, en dépit de la demande patriotique et civilisatrice que j'avais formulée, s'est encore traduit, à quelques rares exceptions près, par l'exhibition publique du candomblé.

Si un étranger en venait à juger Bahia à travers son carnaval, il ne pourrait manquer de la placer du côté de l'Afrique. Pour notre honte séjourne en ce moment parmi nous une commission de savants autrichiens qui, avec leur plume acérée, ne manqueront certainement pas d'enregistrer ces faits parmi leurs impressions de voyage et de les divulguer aux journaux cultivés de l'Europe »<sup>96</sup>

Voyons maintenant comment l'anthropologue Jean-François Vérant décrit aujourd'hui ce même carnaval :

Des groupes blancs juchés sur des *trios elétricos* chantant de la musique noire et, suivant derrière, une foule composée de blancs ayant payé 200 dollars pour se

---

<sup>93</sup> Luíza Brito, "USP terá de se explicar sobre ausência de ação afirmativa", *Folha de São Paulo*, 4-05-2005.

<sup>94</sup> "Justiça Federal do Paraná rejeita o sistema de quotas na UFPR", 21.02.2005, Autos nº 2005.70.00.003627-4, [<http://www.leonardi.adv.br/jur21022005.html>], consulté le 20/12/2006.

<sup>95</sup> Observatório latino-americano de políticas educacionais (OLPED-NET), "Tribunal gaúcho legitima cotas", [[http://www.lpp-uerj.net/olped/Ações Afirmativas/rede\\_ppcor.asp](http://www.lpp-uerj.net/olped/Ações Afirmativas/rede_ppcor.asp)], consulté le 10-11-2006.

<sup>96</sup> Cité par Raimundo Nina Rodrigues, *Os Africanos no Brasil*, p. 257.

retrouver dans l'espace sécurisé par un cordon humain composé de centaines de gardes noirs payés, eux, 5 dollars la nuit<sup>97</sup>.

A travers ces deux exemples, on mesure bien tout le chemin qui a été parcouru en un siècle, du déni à la reconnaissance de l'africanité. Mais, en même temps, le second cas aide aussi à saisir tout ce que revêt d'ambigu cette mode afrobrésilienne qui s'est mercantilisée et folklorisée au fur et à mesure qu'elle gagnait la société toute entière et se distanciant du discours identitaire militant des années 80. Positive, d'une part, en ce qu'elle valorise « l'afro » dans la culture nationale - tout en l'enfermant, au passage, dans des créneaux bien précis (football, musique, carnaval...) - cette reconnaissance pèse peu, d'autre part, en faveur du progrès de l'égalité des droits et de la lutte contre la discrimination.

Ce que ne peut réussir la seule valorisation culturelle peut-il être accompli avec succès par la politique des quotas raciaux ? Il est permis d'en douter, pour au moins deux grandes raisons.

La première renvoie à la manière dont s'est formée et se perçoit la population brésilienne. En effet, à la différence des États-Unis où la rigueur du juridisme ségrégationniste ne laissa nulle place à l'indéfini, à l'hybride - toute personne d'ascendance noire était, sans discussion, considérée comme noire, quelle que fût son apparence physique - la société brésilienne a toujours échappé au dualisme Blanc/Noir. Loin d'être cette société bipolaire décrétée par les quotas, elle est un univers de l'entre-deux qui a toujours manifesté une sensibilité extrême aux moindres nuances du spectre de couleur, comme à la position des individus sur l'échelle sociale. Invités en 1976 à définir leur phénotype, les Brésiliens ont répondu en dessinant une surprenante aquarelle de 135 couleurs et dénominations<sup>98</sup>. Ainsi, à la différence du mulâtre Nord américain qui était rejeté dans le monde des Noirs, le sang mêlé brésilien a toujours pu caresser l'espoir, nullement infondé, d'être - sinon lui, du moins ses enfants - un jour admis dans le monde des Blancs et échapper ainsi au stigmate de la négritude. Sa réussite sociale étant d'ailleurs le gage le plus évident du blanchiment.

A y regarder de prêt les courriers hostiles à la politique des quotas raciaux, dans le trouble qu'ils traduisent, disent aussi l'impossibilité de réduire le multiple à l'un. Témoin ce courrier, un parmi tant d'autres, adressé au quotidien *O Globo* de Rio

Fils d'une famille dont les racines sont dans l'Agreste du Pernambouc, une région où il y eut un important métissage, j'aimerais savoir jusqu'à quel point la nuance de peau de mes enfants et d'autres caractéristiques seront prises en considération pour leur admission parmi les 20% de Noirs bénéficiaires des quotas dans les universités et les concours publics. La couleur de leurs yeux et leur type de cheveux seront-ils aussi pris en considération ou bien recourra-t-on à des tests d'ADN ? Je

---

<sup>97</sup> Jean-François Véran, « L'afro-brésilianité aujourd'hui : un modèle d'intégration ? », *Caravelle* n°75, Centre National du Livre / Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, décembre 2000, p. 43.

<sup>98</sup> IBGE, *Pesquisa Nacional por Amostra de Domicílios (PNAD)*, 1976.

sais où sont enterrés mes parents, mes grands-parents mais je ne saurais indiquer d'autres endroits où recueillir le matériel pour une telle analyse. De même, j'ignore si le fait d'être marié avec une femme à la peau claire et aux yeux bleus pourra porter préjudice à mes enfants et petits enfants maintenant que les postes au concours ne seront pas attribués selon la seule compétence<sup>99</sup>.

La seconde objection à l'égard des quotas raciaux tient au fait qu'ils entendent racialement ce qui est d'abord une question sociale. Dit en d'autres termes, si les Noirs sont si peu représentés à l'université ou dans les emplois qualifiés – mais aussi les Blancs pauvres ! – c'est d'abord parce que le système public d'éducation est catastrophiquement déficient et non à cause du racisme anti-noir. Dès lors, toute politique publique capable d'infléchir les mécanismes de l'inégalité sociale – redistribution par l'impôt, augmentation du budget de l'éducation, mais aussi, pourquoi pas, mise en place de quotas sociaux – est la mieux à même de contribuer à la promotion des pauvres et, parmi eux, des Noirs.

Au demeurant, plusieurs signes récents donnent à penser que cette voie prudente gagne du terrain au sein des institutions et du gouvernement désormais conscient que la voie de l'*affirmative action* pourrait, à terme, exacerber le racisme qu'elle entend combattre et profondément diviser la nation. Ainsi, de plus en plus d'universités tendent-elles à croiser critères « ethniques » et sociaux voire à privilégier ces derniers en favorisant les élèves issus de l'enseignement public<sup>100</sup>. Dans le prestigieux Institut Rio Branco, qui forme le corps diplomatique, c'est un système de bourses pour les Afrobrésiliens et non pas de quotas que le gouvernement a retenu afin de les mettre en condition de préparer les concours de la Carrière. En 2005 le programme « Université pour tous » de bourses gouvernementales <sup>101</sup> - accorde des bourses d'étude dans les établissements privés uniquement sur critères sociaux.

Enfin, les déboires du Statut de l'Egalité Raciale défendu par le sénateur Paulo Paím, membre du Parti des Travailleurs et fondateur du MNU, sont une illustration des attermoissements et, sans doute, de la volte-face gouvernementale<sup>102</sup>. Alors que le Statut, qui préconise un quota de 20% des places pour les Noirs dans les universités, le service public et les médias (théâtre et télévision), transite depuis cinq ans au Congrès National, il n'a, pour l'instant, recueilli l'approbation que d'une commission du Sénat fédéral (2005) et tarde à être soumis à la Chambre des députés. En juillet 2006, Tarso Genro, le ministre des Relations avec

---

<sup>99</sup> O Globo, Cartas dos Leitores, 21-04-2002, cité par Yvonne Maggie et Peter Fry, "O debate que não houve : a reserva de vagas para negros nas universidades brasileiras", *Enfoques* (Revista eletrônica), Rio de Janeiro, vol. 1, n°1, 2002, p. 93-117.

[[http://www.enfoques.ifcs.ufrj.br/dezembro02/pdfs/dezembro\\_04.pdf](http://www.enfoques.ifcs.ufrj.br/dezembro02/pdfs/dezembro_04.pdf)], consulté le 15-10-2006.

<sup>100</sup> Par exemple, en septembre 2003, la gouverneur de l'Etat de Rio a ratifié une loi du législatif de l'Etat prévoyant 45 % de quotas « pour les « étudiants nécessiteux » répartis en trois catégories : 20% pour ceux qui proviennent de l'enseignement public, 20% pour les Noirs et 5% pour les déficients physiques et les autres minorités ethniques.

<sup>101</sup> C'est le Programme PROUNI, lancé en janvier 2005.

<sup>102</sup> Senador Paulo Paím, *Estatuto da Igualdade Racial*, Senado Federal, Brasília, 2003. [<http://www.educafro.org.br/seppaa/downloads/Estatuto20da20Igualdade20Racial.pdf>]. A noter, au passage, que le Statut ne souffle mot sur les populations amérindiennes.

le Parlement, a même exprimé les réserves du gouvernement en demandant au sénateur Paím de revoir sa copie. Le quotidien *O Estado de São Paulo* semble assez bien traduire les nouvelles conceptions de l'équipe de Lula quand il écrit :

Le gouvernement craint l'aggravation du préjugé et défendra des règles qui prennent en compte le revenu et l'origine des personnes. Ce qui était une décision prise en coulisse est désormais officiel : le Palais du Planalto veut revoir le Statut d'Egalité Raciale [...] la position officielle, même si elle n'est pas entièrement assumée pour l'instant, est que les quotas sociaux en prenant en compte le revenu et l'origine de la personne sont la solution. Quant aux quotas raciaux, on pense qu'ils susciteront plus de problèmes qu'ils ne créeront de solutions<sup>103</sup> ».

Des signes forts portent donc à croire que cette assignation ethnique et bipolaire, inadaptée à la complexité du Brésil métis, est en passe de perdre la partie. Ce qui, d'ailleurs, n'exonère en rien l'Etat de ses responsabilités et de son obligation de solder, sous d'autres formes, son immense dette morale et sociale à l'égard des Afrobrésiliens – mais aussi des autres exclus du rêve brésilien.

C'est, à n'en point douter par la démocratisation politique mais aussi sociale et non le recours à un improbable ordre racial importé que se construira l'avenir du pays. La valorisation par l'Etat de la diversité culturelle, dans la lignée des principes de l'UNESCO, qui tient aujourd'hui lieu de discours dominant sur l'identité nationale<sup>104</sup>, peut y aider. Elle ne saurait y suffire.

## **Richard Marin**

---

<sup>103</sup> "Política de cotas terá critério social e não racial, como previa Estatuto", *O Estado de São Paulo*, 8-07-2006.

<sup>104</sup> Significativement, sous la première présidence Lula, a été créé un Secrétariat de l'Identité et de la Diversité Culturelle, rattaché au ministère de la Culture.